MALGRÉ TOUT, J'AI TRAVERSÉ

LES ORIGINES

Chapitre 1

Cet été-là, je suis descendu en Italie. En vacances.

On s'était donné rendez-vous au bord de la mer, pour profiter de la plage. Rien de plus. Pas de salon ni de table où s'asseoir face à face pour la première fois. Juste la plage. Ça laissait de la place pour respirer.

Les bains s'étendaient le long du rivage. Des rangées de parasols plantés au cordeau, tous de la même couleur, et dessous, les transats alignés, serrés les uns contre les autres. Un poste en bois pour le maître-nageur. Au fond, derrière les cabines, une

piscine d'un bleu plus franc, pour ceux qui n'aimaient pas le sel.

L'air sentait la crème solaire. Quelque part, une radio jouait une chanson italienne. Des enfants criaient au bord de l'eau, et des mères les rappelaient sans conviction.

Le sable brûlait sous les pieds. On marchait vite, en levant les talons, jusqu'à l'ombre la plus proche.

Et devant, la mer. Calme, presque plate, avec une vague légère qui venait mourir sur la plage et repartait aussitôt. Claire près du rivage, plus sombre au large, jusqu'à se confondre avec le ciel. Immense. Elle ne demandait rien à personne.

J'étais nerveux. Pourtant, on se connaissait déjà un peu, par les messages. Ça serrait quand même, au creux du ventre, à chaque pas.

J'avançais entre les rangées de parasols, et je la cherchais des yeux. Sous chaque parasol, ou presque, il y avait une femme. Une qui lisait, une

qui dormait, une qui rappelait ses enfants. Laquelle ? Deux ans de messages, et je ne savais pas comment elle se tenait, comment elle marchait, à quoi ressemblait son sourire en vrai.

Elle aussi devait me chercher, quelque part, au milieu de tous ces gens.

Et pendant que je marchais, tout m'est revenu.

* * *

Tout est parti du décès de Graziella.

C'est Dario qui me l'a appris. Dario, c'est mon petit demi-frère. Dans cette famille, tout le monde est le demi-frère de quelqu'un, c'est ainsi. Lui et moi, par je ne sais quel miracle, nous étions restés en contact.

Un jour, il m'a appelé.

Il m'a annoncé que Graziella était morte.

Je n'ai pas ressenti la douleur qu'un fils aurait pu ressentir à la mort de sa mère.

Et dans la même conversation, Dario a ajouté :

« Tommaso, t'as une tante. »

« Pardon, quoi ? » ai-je dit.

« Au final, c'est plus compliqué que ça », a dit Dario.

« Ah ouais. Comme d'habitude. »

Je l'ai dit sans réfléchir. Ma vie avait toujours été compliquée, je ne voyais pas pourquoi cette histoire-là ne l'aurait pas été.

De son côté, ma tante avait voulu me retrouver. Elle avait cherché. Elle avait fini par trouver un fil, un seul, et ce fil s'appelait Dario.

* * *

C'est elle qui m'a écrit la première.

Un message sur mon téléphone. Ma tante.

Ce qu'il disait, je ne m'en souviens plus. Tant de messages sont passés par-dessus, et il s'est perdu au

milieu des autres. Je me souviens de ce qu'il m'a fait.

Ça m'a fait bizarre.

Putain, j'ai une tante.

Une question m'est venue tout de suite, et elle est restée longtemps. Pourquoi n'avait-elle jamais essayé de me voir, avant ?

Je me suis fait mes réponses tout seul. Peut-être par pudeur. Ou peut-être parce qu'elle savait que j'avais été adopté, et qu'elle s'était dit que c'était mieux comme ça. Mieux pour moi.

Elle m'a raconté, une fois, qu'elle m'avait déjà vu. Certains dimanches, quand j'étais enfant, chez Graziella.

Je n'en ai aucun souvenir. J'étais trop petit.

* * *

Pendant deux ans, on s'est écrit. Des messages qui allaient et venaient entre la France et l'Italie. Deux ans à se parler sans s'être encore rencontrés.

Elle me donnait la famille par morceaux, sans appuyer. J'avais d'autres oncles, d'autres tantes, paraît-il. Je ne les connaissais pas, et c'était normal qu'on ne me les ait jamais présentés. Elle le disait simplement.

Moi, je lui parlais de mes voyages et de mon travail. De la vie en France, et de ma solitude, aussi.

Elle me racontait ce qu'elle faisait de ses journées.

Et chaque fois, la même question revenait :

« Alors, c'est quand que tu viens ? »

Elle demandait, et je ne venais pas. Ce n'était pas elle qui attendait. C'était elle qui appelait.

* * *

La troisième année, j'ai dit oui.

Elle était heureuse.

« C'est vrai ? » a-t-elle dit.

« Oui, oui, cette fois-ci, je descends. Il est temps que je vienne vous rencontrer. »

* * *

Et maintenant, j'y étais. Entre les parasols, le cœur qui cognait, à chercher une femme que je n'avais jamais vue.

Sous un parasol du deuxième rang, une main s'est levée. Puis un bras entier, qui faisait de grands signes.

Elle était là, avec son mari.

J'avais la cinquantaine, et je voyais ma tante pour la première fois.

On s'est fait la bise. Un moment très étrange. Cinquante ans sans connaître son visage, et maintenant il était là, tout près du mien.

Le stress n'a pas tenu longtemps.

Tout s'est passé naturellement. C'est ça, le plus incroyable, encore aujourd'hui.

Ma tante m'a accueilli avec une tendresse que je n'oublierai pas. Une tendresse simple, sans détour, comme on accueille quelqu'un de la famille. Son mari aussi. La même gentillesse, la même chaleur.

Elle était contente de me voir. On le lisait sur son visage chaque fois qu'elle me regardait.

* * *

On a profité du soleil.

La plage d'abord, les transats côte à côte à l'ombre du parasol. On parlait un peu, on se regardait beaucoup.

Ensuite, la mer. J'ai avancé jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille. L'eau était fraîche après la chaleur du sable, et si claire qu'on voyait ses pieds au fond, et les petits poissons qui filaient entre les jambes. Ma tante est entrée dans l'eau elle aussi. Le bruit de l'eau couvrait les silences, quand il y en avait.

Plus tard, la piscine. Le bleu du chlore après le bleu du sel, le carrelage chaud autour du bassin, l'eau qui sèche en quelques minutes sur les épaules.

Avec eux, le temps passait sans peser. Je recevais tout ça, et je ne savais pas trop quoi en faire. Cette chaleur venait de cette femme que je découvrais, et de son mari à côté d'elle. Je la prenais comme elle venait.

Cinquante ans. Et une tante, là, à côté de moi.

* * *

L'heure de manger est arrivée.

Je leur ai dit :

« Je vous invite à déjeuner. »

Ma tante a souri, son mari aussi, et ils ont dit oui.

* * *

On n'est pas allés bien loin. Les bains avaient leur petit restaurant, juste à côté, entre la plage et la piscine.

De petites tables sous des parasols. On commandait au comptoir, on attendait ses assiettes, et on revenait s'asseoir. Des gens en maillot, une serviette sur les épaules, des enfants encore mouillés qui couraient entre les chaises. Ça sentait la friture et le café. Sans chichis. Un repas de plage, tout simple.

Ça se mangeait bien. Sans plus.

À table, ma tante a commencé à me parler de la famille. De Graziella, surtout.

C’est là, au restaurant des bains, que j’ai appris que Graziella était attardée.

* * *

Au moment de payer, au comptoir, son mari a regardé le ticket et il a secoué la tête.

« C’est cher, pour ce qu’on a mangé. »

Ma tante était d’accord avec lui. Ils ne voulaient pas que je paie.

« Lascia, Tommaso. Lascia », a dit son mari.

Laisse, Tommaso. Laisse.

J’ai payé quand même. J’avais dit que j’invitais.

Derrière nous, la mer continuait.

MALGRÉ TOUT, J'AI TRAVERSÉ

LES ORIGINES

Chapitre 2

Un soir, ma tante m'a invité à dîner chez elle.

Je suis arrivé à l'heure où la chaleur commence à lâcher prise. Le soleil était encore haut, mais il avait perdu sa force de midi. Il dorait les façades et allongeait les ombres sur le trottoir.

C'est son mari qui m'a ouvert. Il m'a serré la main, puis il s'est ravisé et m'a pris par l'épaule. Ma tante est arrivée derrière lui, en s'essuyant les mains sur un torchon.

« Entre, entre, Tommaso. »

Ça sentait la cuisine dès l'entrée. L'ail, la tomate qui mijote, le basilic. L'odeur d'une maison où l'on fait à manger pour quelqu'un.

« Viens, je te fais visiter. »

Elle a glissé son bras sous le mien et m'a fait faire le tour. La cuisine, où une casserole frémissait à feu doux. Le salon, les meubles bien rangés, des cadres sur une commode. Une chambre, puis une autre. Elle ouvrait chaque porte comme on montre un trésor.

Son mari suivait derrière, en ajoutant des précisions que personne ne lui demandait.

* * *

La table était déjà mise. Une nappe claire, trois assiettes, une bouteille de vin qui attendait au milieu. Par la fenêtre ouverte, on voyait du bleu briller, au loin.

On s'est assis.

Ma tante n'avait pas fait les choses à moitié. D'abord les antipasti : de la charcuterie fine, des olives, des tomates avec de la mozzarella et un filet d'huile d'olive, des légumes grillés. Puis les pâtes, à la tomate et au basilic, comme on les fait à la maison. Ensuite le poisson grillé, avec du citron. Et du pain qu'on rompait à table.

Un vrai repas italien. Ma tante surveillait mon assiette du coin de l'œil.

Son mari remplissait les verres dès qu'ils baissaient.

« Mange, mange, a dit ma tante. Il y en a encore. »

J'ai repris des pâtes, et du poisson aussi. Je n'avais plus faim depuis longtemps, mais je n'allais pas dire non.

Je n'arrêtais pas de regarder par la fenêtre.

« Quelle vue, ai-je dit. Vous vous rendez compte de la chance que vous avez ? »

Son mari a souri, l'air fier, à croire que c'était lui qui l'avait installée là.

« On ne s'en lasse pas. Jamais. »

Le vin était frais, un peu sec. Je ne suis pas un connaisseur, mais il était bon.

On a reparlé du petit restaurant des bains. Son mari a secoué la tête en y repensant, exactement comme devant le ticket.

« Cher, cher… »

Et on a ri tous les trois.

* * *

Ma tante voulait tout savoir. La France, comment je vivais là-bas, ce que je faisais de mes journées.

Alors j'ai raconté. La vie de tous les jours, le travail, le soir qui tombe et la maison où personne ne m'attend.

« Toujours seul, Tommaso ? »

« Eh oui, toujours seul, ma tante. »

D'abord, elle n'a rien dit. Elle m'a regardé, et elle a poussé le plat de pâtes vers moi, comme si ça pouvait arranger quelque chose.

Je lui ai parlé de mes voyages, des pays que j'avais vus. Elle écoutait en hochant la tête, les coudes sur la table, sans me quitter des yeux. Son mari aussi écoutait, en cassant son pain.

« Et la plage, a demandé ma tante, tu l'as, là-bas ? »

« Oui. Mais pas comme ici. »

Elle a eu l'air contente de ma réponse.

Son mari s'est penché vers moi. Il a pris un air innocent, et il m'a lancé, avec un clin d'œil :

« Et les filles, alors ? »

J'ai éclaté de rire. Ma tante lui a donné une tape sur le bras.

« Laisse-le tranquille. »

« Quoi ? Je demande, c'est tout », s'est défendu son mari.

« Les filles… ai-je dit. C'est toute une histoire. »

« Ah, ça, a dit son mari en levant son verre. Avec les filles, c'est toujours toute une histoire. »

Ma tante a levé les yeux au plafond. Mais elle riait, elle aussi.

* * *

Par la fenêtre, la lumière changeait. Dehors, le bleu virait à l'or, puis au cuivre. Le soleil s'en allait.

Je regardais ma tante. Elle parlait avec les mains, elle riait facilement. De temps en temps, elle s'arrêtait et me regardait, juste comme ça, un peu plus longtemps que nécessaire.

Comme à la plage.

* * *

Avec le café, ma tante a sorti les photos.

Elle a pris son téléphone et elle a rapproché sa chaise de la mienne.

« Regarde. »

Leur fils, avec sa femme. Un beau couple, serrés l'un contre l'autre, souriants.

« Elle est très jolie », ai-je dit.

« Hein ? a dit son mari, ravi. Il a bien choisi. »

D'autres photos ont suivi. Des plats qu'elle avait cuisinés, des tables entières, couvertes de bonnes choses. J'en avais l'eau à la bouche, alors que je sortais de table.

Son mari commentait chaque photo. Qui était là, ce qu'on avait mangé ce jour-là, qui avait trop parlé, qui avait trop bu. Il passait d'une histoire à l'autre sans s'arrêter, et ma tante le laissait faire, en souriant.

J'écoutais. Je ne disais pas grand-chose. J'étais bien.

* * *

Ma tante a fini par poser son téléphone, et elle s'est levée.

« Viens. On va sur le balcon. »

Le balcon était face au large. Pas très grand. Une petite table, quelques chaises, une rambarde tiède sous la main, qui gardait le soleil de la journée.

Ma tante a allumé des chandelles. Une, puis deux, puis une troisième. Les flammes ont tremblé, et elles se sont tenues droites. Il n'y avait presque pas de vent.

Le soleil venait de disparaître. Il restait une bande de lumière orange, tout au bout, qui s'éteignait lentement. On n'y voyait plus très bien, mais en bas, on entendait les vagues. Ce bruit régulier, qui va et qui revient.

Autour, la ville finissait sa journée. Des voix sur un autre balcon, une télévision quelque part, une

moto qui passait au loin. Petit à petit, il n'y a plus eu que ce bruit-là.

Son mari est resté un moment avec nous, avant de se lever en s'étirant.

« Moi, je vais me coucher. »

Il a posé la main sur l'épaule de sa femme et m'a fait un signe de la tête.

« Bonne nuit. Ne veillez pas trop. »

Et il nous a laissés.

* * *

Ma tante et moi, on est restés seuls.

Elle nous a resservis, et elle est restée un long moment silencieuse.

Je n'ai rien dit.

Enfin, elle s'est tournée vers moi.

« Je vais te raconter, Tommaso. D'où tu viens. »

C'était comme si on entrait dans un film. Les chandelles, la nuit qui tombait, et cette femme que

je venais à peine de rencontrer, qui allait me raconter mon histoire. Celle d'avant moi.

Je me suis calé dans ma chaise. Et j'ai écouté.

* * *

« Il y a un village, a-t-elle commencé. Très ancien. On y arrive en descendant des montagnes. Il est posé sur une petite colline, et la mer est à dix minutes. »

Elle parlait doucement, sans se presser.

« Les maisons sont en pierre. C'est là qu'est née ton arrière-grand-mère. Assunta. Au début du siècle dernier. »

Assunta. Le prénom est resté suspendu entre nous, au-dessus des chandelles. Une femme dont je n'avais jamais entendu parler. Et pourtant, c'était d'elle que tout partait.

« Sa famille avait du bien. Des oliveraies, des vignes. Des maisons dans les villages voisins. »

Elle a fait un geste large de la main, comme pour me montrer des terres qu'on ne voyait pas.

Je commençais à être curieux.

* * *

Au village, autrefois, les olives tombaient dans les filets avec un bruit de grêle.

Assunta allait d'un arbre à l'autre, la jupe relevée dans la ceinture pour ne pas la traîner dans la terre. Elle n'avait pas quinze ans, et les hommes qui battaient les branches avaient l'âge d'être son père. Ça ne l'empêchait pas de leur dire où frapper.

« Pas comme ça, dit-elle à l'un d'eux. Tu abîmes le bois. L'an prochain, il ne donnera rien. »

L'homme baissa sa perche et recommença, avec moins de force. Elle le regarda faire, les bras croisés, et elle passa au suivant.

Elle avait grandi là, entre les rangs d'oliviers et les vignes, à courir derrière son père et à écouter

comment il parlait aux paysans. Elle avait appris sa voix. Celle qui n'a pas besoin de crier.

Au bout du champ, son père s'était arrêté pour la regarder. Il ne dit rien. Il souriait.

Elle avait seize ans quand elle se maria.

Le soir des noces, son père lui mit une clé dans la main. Une grosse clé de fer, froide, lourde comme un outil.

« La maison de la ruelle, dit-il. Elle est à toi. »

Elle la connaissait. Une ruelle qui partait de la place, quelques marches, une porte de bois. La maison était haute et étroite, serrée entre ses voisines, poussée vers le ciel faute de place. Pas d'eau : il faudrait descendre à la fontaine. Pas de chauffage non plus. Mais avec la mer pas loin, l'hiver n'y entrait jamais vraiment.

Le lendemain, elle monta tout en haut et ouvrit la fenêtre. Au-dessus des toits, entre deux cheminées, il y avait une ligne bleue.

* * *

« Son père lui a donné cette maison, pour son mariage », a dit ma tante.

« Attends, ai-je dit. Elle s'est mariée à seize ans ?! »

Je l'avais coupée sans le vouloir. Ma tante a haussé les épaules.

« Eh, c'était comme ça, à l'époque. »

Presque une enfant. Et déjà une maison à tenir.

Elle s'est tue.

Une des chandelles s'est mise à grésiller. Ma tante l'a redressée du bout des doigts, sans se brûler. Sous le balcon, une vague plus forte que les autres est venue mourir sur le rivage.

« Et puis la guerre est arrivée », a-t-elle dit.

* * *

Le mari d'Assunta partit un matin, avec les autres hommes du village. Elle le regarda descendre la ruelle jusqu'à ce qu'il tourne au coin de la place.

Dans la maison haute, il ne resta plus qu'elle et son père.

Il était malade. Il ne descendait plus aux champs. Il restait dans la chambre du haut, près de la fenêtre, et il dormait mal. La nuit, il l'appelait.

Assunta montait, descendait. L'eau de la fontaine, le bois, la soupe qu'elle portait là-haut dans une assiette creuse, en faisant attention aux marches. Les nouvelles qui n'arrivaient pas. Le soir, elle s'asseyait au bout du lit de son père, et ils ne parlaient pas de la guerre.

Elle avait toujours su commander. Elle apprit à attendre.

Un jour, une voisine cria son nom dans la ruelle. Assunta descendit l'escalier si vite qu'elle manqua une marche. Au bout de la ruelle, un homme avançait. Maigre, blessé, mais debout.

Son mari.

* * *

« Il est revenu, son mari, a dit ma tante. Blessé. »

Elle a marqué un temps.

« Mais bien vivant pour le reste. »

Et là, pour la première fois depuis qu'elle avait commencé, ma tante a eu un petit sourire en coin.

Je l'ai regardée. Elle m'a regardé. On s'est compris sans rien dire.

« Assunta sortait les enfants l'un après l'autre, a-t-elle ajouté. Comme le pain du four. »

J'ai ri.

« Une vraie usine à bébés, ai-je dit. Combien ? »

« Quatre. »

Elle les a comptés sur ses doigts.

« Un garçon d'abord, l'aîné. Une fille. Ensuite Carmela, ta grand-mère. Et le petit dernier, un garçon. »

Carmela. Ma grand-mère. Encore un prénom que je ne connaissais pas.

« Ils étaient en bonne santé, tous les quatre ? » ai-je demandé.

« Ils ont tous grandi », a répondu ma tante.

« Et elle, Assunta ? ai-je repris. Elle était comment ? »

Ma tante a réfléchi.

« Je sais ce qu'on m'a raconté. Le caractère, les champs, les paysans. Pour le reste, je ne peux pas te dire. »

Elle a ouvert les mains, les paumes vers le ciel.

Elle a bu une gorgée. Moi aussi. Le vin avait tiédi dans les verres. La bande orange avait disparu, à

l'horizon. Il faisait nuit, maintenant, une nuit douce, sans un souffle.

« Le mari d'Assunta est mort », a-t-elle dit.

* * *

Veuve, Assunta prépara quatre baluchons sur la table de la cuisine.

Une chemise, un tricot, une paire de chaussettes reprisées. Elle pliait, elle dépliait, elle repliait mieux. L'aîné la regardait faire sans rien demander. Il avait compris avant les autres.

Le petit dernier, lui, ne comprenait rien. Il s'accrochait à sa jupe et voulait qu'on le prenne dans les bras.

Ils partirent tous les cinq à l'aube. Sur la route, la grande tenait la main de Carmela, et Carmela tenait celle du petit.

Devant la grande porte de la pension, Assunta s'accroupit et les embrassa un par un. Elle ne pleura pas devant eux.

La porte se referma. Elle resta devant, sans bouger.

Elle reprit la route du village. Seule.

* * *

Ma tante a dit le mot en italien : « costretta ».

Obligée.

« Quel âge elle avait, quand son mari est mort ? » ai-je demandé.

« Elle était encore jeune. »

« Et après ? »

« Après, elle a vécu comme elle l'entendait. »

Elle a hésité un instant.

* * *

À la fontaine du village, les femmes se turent quand Assunta passa.

Elle traversait la place dans une robe neuve, la tête haute. Elle ne pressait pas le pas. Elle saluait qui elle voulait. Elle riait de quelque chose qu'on venait de lui dire, de l'autre côté de la place, et elle riait toujours en arrivant au coin de sa ruelle.

Derrière elle, l'eau coulait dans les cruches. Les langues allaient plus vite.

« La voilà, celle qui ne porte pas le deuil. »

Elle l'entendit. Elle ne se retourna pas.

* * *

Celle qui ne porte pas le deuil, ai-je pensé.

J'ai repensé à tout ce que ma tante venait de me dire. Mariée à seize ans. La guerre, un père malade, un mari blessé. Des grossesses, coup sur coup. Et,

du jour au lendemain, plus de mari, et quatre enfants pour elle toute seule.

« Moi, je crois qu'elle s'est mariée trop jeune, ai-je dit. Elle s'est retrouvée débordée. Et peut-être qu'elle avait envie de vivre, de s'amuser un peu, enfin. »

Ma tante n'a pas tranché.

« Chi lo sa », a-t-elle dit doucement.

Qui sait.

* * *

« Les enfants ont grandi, a-t-elle continué. Ils sont sortis de pension. Ils se sont mariés, chacun à son tour. »

Elle a fait tourner son verre entre ses doigts.

« Et puis il y a eu la guerre suivante. Les garçons l'ont faite. L'aîné a été fait prisonnier. Quand la guerre a fini, il a pris sa femme, et il est parti vivre plus au sud. »

« Et le petit dernier ? »

« Lui, il est parti travailler loin, avec sa femme. »

« Au village, il ne restait plus que les deux filles. La grande s'est mariée à son tour, elle aussi. »

Un silence.

« Restait Carmela. »

Ma tante a reposé son verre, et j'ai senti que quelque chose changeait dans sa voix.

« Carmela avait quatorze ans quand sa mère lui a présenté un militaire. »

Quatorze ans.

* * *

Ce jour-là, Assunta appela sa fille depuis le bas de l'escalier.

« Carmela ! Descends. Il y a quelqu'un. »

Carmela descendit en lissant sa jupe.

Sur le seuil, un homme attendait, son calot à la main. Un militaire. Les boutons de l'uniforme, les

bottes couvertes de la poussière de la ruelle. Il était si grand que pour entrer, il dut baisser la tête.

« Il s'appelle Ettore, dit Assunta. On l'a envoyé chez nous pour soigner sa tuberculose. Ici, il fait chaud. C'est bon pour lui. »

Ettore salua. Carmela ne savait pas où mettre ses yeux. Elle regarda les bottes, la poussière, le calot qu'il faisait tourner entre ses doigts.

Elle n'osa pas regarder plus haut.

* * *

« Un bel homme, paraît-il, a dit ma tante. Grand, sec. Les cheveux noirs, ondulés. »

Elle a tourné la tête vers le noir, là où on entendait l'eau.

« Et les yeux bleus comme la mer. »

Je n'ai rien dit. Elle non plus.

« Ils se sont mariés », a-t-elle dit.

Les flammes des chandelles tremblaient à peine. En bas, la mer respirait dans le noir.

Ma tante a pris la bouteille, et elle a rempli nos verres.